

Sommaire de ce numéro

L'atelier Philo :	2
Le café philo :	
Le futur peut-il se passer du passé ?	2
L'homme doit-il douter pour exister ?	6
Le Divan Littéraire	11
Bulletin d'adhésion :	12

Agenda d'Agoraphilo

07/03/2020	Atelier philo	Marx, actuel ?
23/03	Divan Littéraire	<i>Martin Eden</i> , de Jack London
25/03	Café-philos Chelles	Pour se libérer de son passé, faut-il oublier ?
28/03	Café-philos Noisy	« Faire ce que l'on aime, c'est la liberté, Aimer ce que l'on fait, c'est le bonheur »
04/04/2020	Atelier philo	Marx, actuel ?
18/04	Café-philos Noisy	Le futur peut-il se passer du passé ?»
22/04	Café-philos Chelles	L'homme doit-il douter pour exister ?
27/04	Divan Littéraire	<i>Trois contes</i> , de Gustave Flaubert

Editorial :

Venez participer à nos activités régulières en mars, et prendre connaissance du programme du trimestre prochain...

* Vous voudrez bien noter un changement de date qui nous est imposé pour cause d'élections : le café-philos de Noisy aura lieu **le 28 mars**, toujours à 19h30..

Participez, et faites participer à tous nos rendez-vous

Le président

Informations pratiques :

Les Café-Philos de Noisy-le-Grand ont lieu

*le 3^{ème} samedi du mois, à 19 h 30 précises
à la Maison pour tous Marcel-Bou,
8 rue du Dr Sureau, 93160 Noisy-le-Grand

Les Café-Philos de Chelles sont organisés

le 4^{ème} mercredi du mois, à 20 h 00 précises
salle située au 19 rue de l'Îlette, à Chelles (accès par la rue Gambetta)

tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philos sur
www.agoraphilo.com

Les Divans Littéraires ont lieu :

Le 3^{ème} ou 4^{ème} lundi du mois, à partir de 19 h 00
Au 93 rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,

La suite des débats sur ledivanlitteraire.wordpress.com

Atelier philo

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques...

L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.

Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37

Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

L'Atelier Philo à lieu, généralement le 2^{ème} samedi du mois, à 9 h 30, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand

Cette année :

Nous nous intéressons au déterminisme, au matérialisme et la place de la liberté ou de la conscience humaine, en particulier grâce aux écrits philosophiques de Karl Marx, mais aussi de ses glorieux prédécesseurs.

Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui ?

L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.

Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat...

Chacun peut donc les mettre en question.

Le café philo

Eugène Calschi

Noisy-le-Grand, 18 avril 2020

Le futur peut-il se passer du passé ?

Nous prendrons ici la question éponyme comme une interrogation sur le rôle de la connaissance de l'histoire dans la pensée de notre temps.

Le passé nous intéresse en tant qu'il est note histoire, premier sens de ce terme, passé qui est élément constitutif de notre présent :

« Le temps est le champ du développement humain »

(cité par K. Marx, *Salaire, prix et profit*, Editions sociales, p. 154)

En effet, s'agissant du réel, le passé est à la fois connaissable, constaté comme déterministe, et irréversible. Le présent, nous le vivons – sous certains rapports nous le subissons.

Quant à ce que sera l'avenir, il est trop évident pour tout le monde que si le temps présent est le résultat des évolutions passées, et que de même, ce sont les conditions prévalentes aujourd'hui qui détermineront les possibles futurs – mais ce ne sont

que des possibles - et parmi ces conditions figure leur connaissance de leur propre passé, lequel est notre présent :

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne le font pas de leur plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants. Et au moment précis où ils semblent occupés à se transformer eux-mêmes et à bouleverser la réalité, à créer l'absolument nouveau, c'est justement à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent anxieusement et appellent à leur rescousse les mânes des ancêtres, qu'ils leurs empruntent noms, mots d'ordre, costumes, afin de jouer la nouvelle pièce historique sous cet antique et vénérable travestissement et avec ce langage d'emprunt. C'est ainsi que Luther prit

le masque de l'apôtre Paul, que la Révolution de 1789-1794 se déguisa alternativement en République romaine et en Empire romain, et que la révolution de 1848 ne sut rien faire de mieux que de parodier tantôt 1789, tantôt la tradition révolutionnaire de 1793-1794. »

(K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte, Œuvres politiques*, I, Pléiade, 437-438)

Et on peut ajouter : qu'auteur d'une contre-réforme, un retour vers le passé, Macron rêve d'un régime monarchique :

« [...La démocratie] comporte toujours une part d'incomplétude car il y a dans son fonctionnement un absent. Cet absent est la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort. La Terreur a creusé un vide émotionnel, imaginaire, collectif : le roi n'est plus là ! »

(Macron, alors ministre de l'économie et des finances, *Le 1 Hebdo*, juillet 2015)

L'autre sens du mot histoire, de notre rapport au temps, c'est autre chose que le réel, c'est l'étude de ce qu'il a été, étude qui ne vise pas seulement à comprendre le présent, mais aussi à permettre d'esquisser ce que pourra être l'avenir et le sens de notre action :

« Remarquons [...] que nous distinguons souvent entre les actions d'un homme et ce qu'il est vraiment. Dans l'histoire cette distinction n'a aucune vérité : l'homme n'est que la série de ses actes [...] La vérité c'est que l'extérieur ne diffère en rien de l'intérieur [...] Les peuples ne sont que leurs actes. Les actes sont leur but. L'esprit devient ainsi objet et se place devant soi comme devant une réalité existante »

(Hegel, *La raison dans l'histoire*, p. 88)

Question d'actualité donc, en un temps où l'enseignement de l'histoire – comme celui de la philosophie – est jugé secondaire, voire inutile, par les autorités en place. Et les médias leur emboîtent le pas, ce qu'ils mettent en avant, c'est un « devoir de mémoire », pas l'enseignement de l'histoire.

Car la mémoire n'est pas seulement passablement infidèle, elle est surtout aisément manipulable, alors que les historiens exigent avant toute théorisation, toute interprétation (ce n'est pas la même chose) la présentation de documents (écrits, traces matérielles, etc.)

Et comme toute discipline scientifique, l'étude de l'histoire montre qu'il existe des tendances dans le mouvement général des peuples et de l'ensemble du genre humain, ce qui permet des hypothèses sur les changements à venir – hypothèses à discuter, avec des probabilités d'effectuation différenciées, certes, ce qui vaut à des degrés différents pour toute

science : aucune n'est capable de prédiction exacte.

Mais voilà : la seule existence des changements sociaux dans le passé et la mise en évidence de telles tendances dans le présent est insupportable pour tout système conservateur :

« L'évolution de la discipline historique, ainsi que l'interdépendance de la société et de son historiographie conduisent à s'interroger sur les usages sociaux de l'histoire. Par contrat, par intention volontaire ou du fait de leur instrumentalisation, les historiens offrent leurs travaux à de multiples usages. Ainsi, l'historiographie sert comme justification de l'action dans la cité ou comme support de la mémoire collective ; elle est 'le produit le plus dangereux que l'alchimie de l'intellect ait élaboré', selon Paul Valéry, l'instrument de relativisation des passions humaines ou une forme particulière de la quête humaine du sens. »

(Lévy-Dumoulin, *Universalis*)

Pour Lévy-Dumoulin, l'histoire peut servir à justifier le présent, qu'il s'agisse des actions entreprises ou de la façon de les interpréter. Pas à envisager les changements à venir... Valéry entrouvrirait une autre porte.

Si la connaissance de l'histoire est l'une des conditions indispensables pour comprendre le présent, - elle ne détermine cependant pas les décisions qui seront prises. Et le cours des événements ne dépend de nous qu'en partie :

« Le temps présent est gros de l'avenir. »

(Leibniz, *Monadologie*)

Balzac le dira en termes simples :

« Si les événements passés ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événements à venir ont leurs racines. »

(Balzac, *Le cousin Pons*, p. 585)

Ou encore : cette connaissance aide à comprendre la façon dont les hommes appréhendent leur présent, l'idéologie en place :

« La démarche historique permet de retracer la genèse des grands problèmes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui. Comme les transformations du travail, les migrations, la protection sociale, la crise des partis politiques, le déclin du mouvement ouvrier. Ces dernières ayant poussé au paroxysme les polémiques mémorielles, j'ai abordé ces enjeux [...] »

(G. Noiriel, *Une histoire populaire de la France*, p. 9-10)

Le sociologue confirme :

« [face] à la multitude d'éléments singuliers, ne met de l'ordre que le seul fait que, dans chaque cas, une portion seulement de la réalité singulière prend de l'intérêt et de la

signification à nos yeux, parce que seule cette portion est en rapport avec les idées culturelles avec lesquelles nous abordons la réalité concrète »

(M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, p. 157, cité in S. Kalberg, *Les valeurs, les idées, les intérêts, introduction à la sociologie de Max Weber*, p. 13)

Ce qui semble bien dit, mais est-ce suffisant ? La question, en effet ici est : d'où proviennent ces « idées culturelles » ? Car :

« Aucune pensée n'existe [...] pour l'amour d'elle-même. C'est pour cette raison qu'elle doit être limpide »

(E. Bloch, *Le principe espérance*, t. II, p. 495)

S'appuyer sur l'histoire – et au besoin la déformer et en restreindre l'enseignement - devient donc nécessairement un enjeu politique.

« D'évidence, nous sommes dans un pays où, pour reprendre le titre d'un livre de l'historien Henri Rousso concernant Vichy, 'l'histoire ne passe pas' »

Fin janvier 2018, la Documentation française, service du premier ministre, centre de documentation et d'archivage né de la Résistance (un premier centre à Londres en 1942, puis un autre à Alger en 1943), a été fermé – sous prétexte de numérisation de ses documents et d'économie. Ses documents sont devenus inaccessibles aux chercheurs.

Par décision administrative (Instruction interministérielle de 2011), et en contradiction avec la loi sur les archives de 2008, les archives du ministère de la défense pour la période 1940-1969 ne sont plus accessibles aux historiens, sous prétexte de que certains d'entre eux autrefois classés défense doivent être vérifiés – et que le Service historique de la défense n'a pas les moyens pour le faire.

La pensée dominante ne prétend plus à une objectivité quelconque, on privilégie tel ou tel aspect du passé selon les besoins politiques du moment. Et le pouvoir en place y procède constamment. Un de ses idéologues le montre clairement :

« Raymond Aron a souligné, à plusieurs reprises, qu'il n'était plus possible, au xx^e siècle, de penser à la manière des Grecs et de ne voir dans les événements que les reflets déformés des idées ou du cosmos. Thucydide, en effet, interprétait la guerre du Péloponnèse en se référant aux passions éternelles qui définissent la nature humaine. Il n'assignait pas de sens à l'histoire. 'C'est notre *expérience* elle-même, précise Raymond Aron, qui nous *impose* pour ainsi dire d'attribuer importance et signification aux alternances de guerres et de révolutions, de grandeur et d'abaissement' Serait-elle, cependant, aussi contraignante

'même si', comme il le pense, 'nous n'appartenions pas à une civilisation que le [christianisme](#) a formée' ? La conception d'un sens de l'histoire – trajectoire unique, marche ascendante de l'humanité, réalisation d'un dessein voulu par Dieu – est spécifiquement chrétienne. Le rejet de la physique hellénique du 'grand retour' et l'ouverture du monde vers un développement linéaire ont été l'œuvre des théologiens qui ne pouvaient pas soumettre l'histoire sainte à des recommencements périodiques [...]

Il ne reste plus aux politiques qu'à s'y employer pour l'histoire profane :

« Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire »

(Sarkozy, Discours de Dakar, août 2007)

« Restons fermes et déterminés, ce n'est pas des bandes de casseurs, de voyous ou de gauchistes extrémistes qui vont gouverner la France »

(Arnaud Robinet, député UMP, 15 octobre 2010)

« [...] La démocratie] comporte toujours une part d'incomplétude car il y a dans son fonctionnement un absent. Cet absent est la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort. La Terreur a creusé un vide émotionnel, imaginaire, collectif : le roi n'est plus là ! »

(Macron, alors ministre de l'économie et des finances, *Le 1 Hebdo*, juillet 2015)

« Le défi de l'Afrique [...] il est civilisationnel [...] Quand des pays ont encore aujourd'hui, sept à huit enfants par femme, vous pouvez décider d'y dépenser des milliards d'euros, vous ne stabiliserez rien »

(Macron, 8 juillet 2017)

Autre voie : substituer pour l'opinion publique la mémoire à l'histoire, qui se veut scientifique, en promouvant une notion nouvelle, plus manipulable, 'le devoir de mémoire' :

« Le **devoir de mémoire** est une expression qui désigne l'obligation morale de se souvenir d'un événement historique tragique et de ses victimes, afin de faire en sorte qu'un événement de ce type ne se reproduise pas. Cette expression, apparue dans les années 1990 à propos de la [Seconde Guerre mondiale](#) et en particulier de la [Shoah](#), s'est élargie à d'autres épisodes tragiques de l'Histoire.

Le devoir de mémoire, sans cette expression, a d'abord été promu aux lendemains de la [Première Guerre mondiale](#) par des associations de victimes, puis par des collectivités territoriales et par des États.

Débat

Les [historiens](#) reconnaissent la nécessité de la

[mémoire](#), mais certains mettent en garde contre l'abus d'une 'injonction à se souvenir', contre les abus de la mémoire et contre ses possibles dérives, s'il devient un dogme. Le devoir collectif et officiel de mémoire ne doit pas, selon eux, se substituer au travail personnel de [mémoire](#), ni devenir un 'raccourci moralisant' qui éluderait 'l'extrême complexité des questions' qu'il soulève.

Par exemple, l'[antisémitisme](#) peut avoir des racines religieuses dans l'[histoire](#), sous la forme de l'[antijudaïsme notamment chrétien](#), qu'il est nécessaire d'approfondir. De plus 'l'histoire n'est pas la mémoire' : il ne faut pas confondre la mémoire des [victimes](#), qui résulte d'une vision subjective et prend une valeur propre à chacun, avec le travail critique de l'historien qui vise à dégager une vérité commune.

Enfin, 'le devoir de mémoire' qui fait de la mémoire une valeur, transformé en 'religion laïque', devient une entreprise systématique de revendication identitaire de minorités (sexuelles, religieuses ou ethniques) et de suspicion vis-à-vis de la recherche historique » qui prend ses distances avec les dérives mémorielles. [...]

(*Wikipedia*)

Beaucoup de philosophes ont suivi le courant. Exemple de remise en cause de l'histoire comme discipline scientifique et de substitution de la mémoire à l'histoire :

« En soulignant que l'histoire est de bout en bout écriture, Ricœur lui applique la question que Platon posait dans *le Phèdre* à propos de l'écriture : s'agit-il d'un remède ou d'un poison ? Ce qui est en jeu dans ce questionnement, c'est finalement le rapport paradoxal de l'histoire et de la mémoire, que Ricœur cherche à cerner à travers un débat serré avec 'quelques maîtres de rigueur' tels que Michel Foucault, Michel de Certeau et Norbert Elias. Le philosophe cherche ici à comprendre la spécificité de la mémoire historique, en se laissant guider par l'idée que la reconnaissance, 'petit miracle aux multiples facettes', est l'acte mnémotique par excellence. [...]

La troisième partie de l'ouvrage renoue avec la thèse sur laquelle s'était achevé *Temps et récit III* : même si nous devons renoncer aux ambitions de la philosophie hégélienne de l'histoire, 'penser l'histoire' n'en reste pas moins la tâche d'une herméneutique de la condition historique, également soucieuse de mettre en question les prétentions totalisantes du savoir historique, et de comprendre en quoi la condition historique définit notre être même. »

Il s'agit donc, selon Ricoeur, de questionner l'histoire comme discipline scientifique, mais non pas de contribuer à une meilleure compréhension du passé, pourtant reconnu comme élément constitutif de notre présent.

Ce négationnisme de l'histoire aboutit à la résolution votée par le Parlement européen (session du 19 septembre 2019)

« sur l'importance de ma mémoire européenne pour l'avenir de l'Europe' qui place sur un pied d'égalité 'les régimes communistes et nazi'. Utilisé à vingt-deux reprises, le concept de 'régime totalitaires' réunit dans un même opprobre l'URSS envahie et l'Allemagne envahisseuse, les vingt-six millions de morts soviétiques et leurs assassins, le général G. Joukov et les responsables des camps d'extermination. Le Parlement européen 'se dit préoccupé par le fait que des symboles de régimes totalitaires continuent à être utilisés dans les espaces publics et à des fins commerciales'. [...] La résolution ne s'en tient pas à ce révisionnisme rudimentaire. 'La seconde guerre mondiale, conflit le plus dévastateur de l'histoire de l'Europe, a été déclenchée comme conséquence immédiate du tristement célèbre pacte germano-soviétique du 23 août 1939' dans le cadre desquels deux régimes totalitaires ayant tous deux l'objectif de conquérir le monde se partageaient l'Europe en deux sphères d'influence [...]

(P. Rimbart, *Le Monde diplomatique*, Novembre 2019)

Les députés européens ont occulté l'Anschluss de l'Autriche par le Reich en février 1938, les accords signés à Munich en septembre 1938, à l'issue desquels la France et le Royaume-Uni autorisent Adolf Hitler à envahir les Sudètes, une région de la Tchécoslovaquie, son démembrement et l'occupation de la Bohême- en mars 1939, mais aussi les agressions italiennes contre l'Ethiopie en octobre 1935, contre l'Albanie en avril 1939, du Japon contre la Chine en 1937 :

« [...] Utilisé à vingt-deux reprises, le concept de 'régimes totalitaires' réunit dans un même opprobre l'URSS envahie et l'Allemagne envahisseuse, les vingt-six millions de morts soviétiques et leurs assassins, le général G. Joukov et les responsables des camps d'extermination. Le Parlement européen 'se dit préoccupé par le fait que des symboles des régimes totalitaires continuent à être utilisés dans les espaces publics et à des fins commerciales'. Faut-il, pour le tranquilliser,

débaptiser la place de la bataille de Stalingrad à Paris [...] ?

Habituellement, les historiens attribuent la responsabilité du conflit à l'expansionnisme belliqueux de l'Allemagne nazie. Brûlant d'y associer l'Union soviétique, la résolution du Parlement européen oblitère à dessein un autre épisode, moralement tout aussi embarrassant, mais qui implique cette fois d'irréprochables démocraties européennes : les accords signés à

Munich en septembre 1938, à l'issue desquels la France et le Royaume-Uni autorisent Adolf Hitler à envahir les sudètes, une région de la Tchécoslovaquie [...] Or la Tchécoslovaquie, bien équipée, était alliée à la France et à l'URSS. Son annexion sans combat représenta pour les nazis une double aubaine [...] »

(P. Rimbart, *Le Monde diplomatique*, Novembre 2019)

Eugène Calschi

Chelles, 22 avril 2020

L'homme doit-il douter pour exister ?

Voilà qui évoque irrésistiblement Descartes, qui trouve un moyen de vaincre le doute : « je pense, donc je suis » :
« Il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences »

(*Première Méditation*).

Deux siècles plus tard, à l'optimisme de la Renaissance se substitue le doute du capitalisme se heurtant à ses premières difficultés. Et l'irrationalisme est apparu – ce qui n'est même plus une façon de penser avec ou contre soi-même, c'est une renonciation à penser, il suffit d'affirmer ou de croire :

« Contre lui [le doute], s'élève la nécessité d'une affirmation (Nietzsche), d'une règle morale (Kant), d'une foi assumée totalement comme telle (Pascal, Kierkegaard). Mais cette opposition ne parvient jamais à se constituer en contradiction : chez Pascal et Kierkegaard seuls, la foi - qui peut être pari contre l'absurde - exclut le doute comme stade révolu, aboli dans la progression existentielle pour cette raison même que le doute réduit par l'absurde quand la foi est assumption de l'absurde même (*Crainte et Tremblement*). »

(Olivier Juilliard, *Encyclopædia Universalis*)

Nietzsche en donne la formulation la plus claire :

« Ce n'est pas le doute, ce sont les certitudes qui rendent fou »

Si la lecture des aphorismes paradoxaux de Nietzsche, un de ses procédés littéraires favoris, procure un plaisir certain, il en va d'eux comme de tous les procédés rhétoriques, il est certain qu'ils ne stimulent pas la réflexion. Par exemple :

« La dégénérescence générale de l'humanité, son abaissement au niveau de ce que les rustres et les têtes plates du socialisme tiennent pour 'l'homme futur' – leur idéal ! – cette déchéance et de rapetissement de l'homme transformé en bête de troupeau (l'homme, comme ils disent, de la 'société libre'), cette bestialisation des hommes ravalés au rang de gnomes ayant tous les mêmes droits et les mêmes besoins, c'est là une chose possible, nous ne pouvons en douter ! Quiconque a pensé jusqu'au bout cette possibilité connaît un dégoût de plus que les autres hommes – et peut-être aussi une tâche nouvelle ! »

(Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, *Œuvres complètes*, t. VII, p. 116)

Reprenons la question qui confronte deux termes, le doute et l'existence.

Qu'est-ce qu'« exister » ?

Une réponse partielle, parce que si elle porte sur les peuples, elle semble ne voir dans les individus qu'une essence abstraite :

« Remarquons [...] que nous distinguons souvent entre les actions d'un homme et ce qu'il est vraiment. Dans l'histoire cette distinction n'a aucune vérité : l'homme n'est que la série de ses actes [...] La vérité c'est que l'extérieur ne diffère en rien de l'intérieur [...] Les peuples ne sont que leurs actes. Les actes sont leur but. L'esprit devient ainsi objet et se place devant soi comme devant une réalité existante »

(Hegel, *La raison dans l'histoire*, p. 88)

Hegel voit cependant beaucoup plus loin – même s'il continue à réduire l'homme à la pensée – nous sommes pour une part indélébile ce que le passé, pas seulement le nôtre, mais l'histoire, a fait de nous :

« Mais en fait ce que nous sommes, nous le sommes historiquement ou plus exactement comme dans ce qui <se trouve> dans ce domaine, l'histoire de la pensée, le passé n'est qu'un des aspects, de même dans ce que

nous sommes, l'élément périssable commun à tous est lié indissolublement à ce que, historiquement, nous sommes »

(Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, t. I, p. 25)

Traduit en termes matérialistes par Marx, une traduction qui par nature comprend la mise en évidence de l'origine des idéologies, la vie sociale pratique :

« Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par le développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relations qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Être conscient et l'Être des hommes est leur processus de vie réel. Et si, dans toute l'idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une *camera obscura*, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique. »

(K. Marx, F. Engels, *L'idéologie allemande*, p.20)

Autre terme de la question : le doute. Après tout, sommes-nous sûrs que ce qui nous entoure existe ?

Réponses possibles, dans la veine irrationnelle déjà apparue, les différentes formes du relativisme, dont, comme le dit J.-C. Guillebaud, « la logique est un peu loufoque » :

« En bonne logique, celui qui pose comme *absolue* la thèse de la *relativité* des points de vue interculturels ou intra culturels doit reconnaître la validité des thèses qui réfutent *son propre point de vue*, c'est-à-dire l'universalité de la thèse relativiste. Pour le dire d'un mot, si la thèse relativiste est vraie, alors elle est fausse, puisque d'autres thèses, dont elle reconnaît par principe la validité, en nient la pertinence »

(J.-F. Mattéi, *La barbarie intérieure*, PUF, p. 242)

Loufoque, mais tenace. On pense au paradoxe du Crétois.

Autre formulation :

« L'énoncé 'il n'y a pas de fait, il n'y a que des interprétations' est bien entendu lui-même une interprétation d'après lui-même, et pas seulement d'après lui-même »

(Castoriadis, *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, p. 117).

La mise en question de l'objectivité des faits est un lieu commun des opposants à toute valeur objective des sciences humaines et de leurs résultats. Par exemple aujourd'hui, la mise en doute du réchauffement d'origine anthropique du climat.

Les Grecs n'étaient pas loufoques, mais leurs philosophes étaient volontiers élitistes. Ils distinguaient « opinion » et « savoir ». Le bon peuple n'avait que des opinions, préjugés et croyances, rien de fondé en raison, alors que les philosophes détenaient les clés de la connaissance, l'accès à la vérité.

Sauf que très vite les difficultés apparues dans cet enseignement qui oubliait le rôle de la pratique, la vie réelle, ont conduit à le mettre en doute :

« Le mot grec *doxa* (traduit en français par « opinion ») désigne chez Platon une forme dégradée de croyance qui s'oppose à la science (*epistêmê*) dont la philosophie est le modèle suprême. Chez Husserl, le terme a servi à caractériser une modalité préreflexive de rapport au monde fondée sur l'arrière-plan d'évidences du « monde de la vie » à la fois omniprésentes et inaperçues (jugements, évaluations et attentes implicites). Dans *The Phenomenology of the Social World* (1967), Alfred Schütz a proposé une réinterprétation sociologique de cette problématique permettant de décrire la part de « cela-va-de-soi » (*taken for granted*) propre à notre expérience sociale ordinaire, une part rarement remise en cause et explicitée, si ce n'est dans des situations de dépaysement ou de crise.

[...]

Si le mot « *doxa* » fait désormais partie du vocabulaire ordinaire utilisé jusque dans les médias, c'est surtout parce qu'il trouve à s'inscrire naturellement dans la logique des débats idéologiques et politiques. Mais le prix de cette consécration est un affadissement de la notion qui prend une signification statistique (forte diffusion) et polémique (miroir aux alouettes) plus que structurale : la *doxa* serait essentiellement ce qui se dit dans l'espace public, se répète, s'inscrit dans les cerveaux. Si les journalistes s'empressent de repérer et de dénoncer le « prêt-à-penser », c'est sans doute parce que cet acte de lucidité apparente les dispense de tout engagement sur le fond des opinions exprimées et permet d'attester de la grande expérience qu'ils ont des idées marquant « l'air du temps [...] »

Pour analyser la *doxa*, il ne suffit pas d'étiqueter des lieux communs. Encore faut-il en déterminer une série de conditions de possibilité : les groupes sociaux qui en sont les porteurs et les diffuseurs, les intérêts qui sont en jeu, les modes de classement et de raisonnement qui favorisent l'adhésion *doxique*, les institutions qui

procurent un effet de légitimité. Une telle démarche permet de montrer que toutes les prétendues doxa ne sont pas sur le même plan. »

(Louis Pinto, *Universalis*)

La doxa, au sens d'opinion généralement admise bien que non fondée rationnellement, est très répandue, y compris dans les milieux scientifiques. Il n'y a pas de raison pour que les philosophes soient seuls à lui échapper.

Combattre la doxa ne va pas sans risques

Les inquisiteurs, qui condamnaient les prétendus hérétiques et autres sorcières au bûcher avaient la certitude d'avoir raison. Il semble en être de même avec une partie au moins des kamikazes et jihadiste intégristes d'aujourd'hui. Le doute ne leur semblait ni possible, ni permis. C'est cette absence – ou ce refus- du doute qui caractérise leur existence.

Galilée, murmurant « eppur si muove » [et pourtant, elle tourne] quand l'Eglise le contraint de renoncer en public à la théorie de la rotation de la terre, n'avait aucun doute. La recherche, c'était ce à quoi il avait consacré ses efforts, son existence.

Mais chacun de nous ne peut suivre Descartes, tout mettre en doute pour tout refonder. Et surtout, ce n'est pas nécessaire. Nous sommes dans un monde qui met en application les découvertes scientifiques les plus inattendues et les plus contraires à l'intuition comme aux idées admises, et ça marche. Ce qui est confirmation irréfutable de leur validité :

« Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la foi d'autrui, et qui ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit.

Ceci est non seulement nécessaire, mais désirable. Un homme qui entreprendrait d'examiner tout par lui-même ne pourrait accorder que peu de temps et d'attention à chaque chose ; ce travail tiendrait son esprit dans une agitation perpétuelle qui l'empêcherait de pénétrer profondément dans aucune vérité et de se fixer avec solidité dans aucune certitude. Son intelligence serait tout à la fois indépendante et débile. Il faut donc que, parmi les divers objets des opinions humaines, il fasse un choix et qu'il adopte beaucoup de croyances sans les discuter, afin d'en mieux approfondir un petit nombre dont il s'est réservé l'examen.

Il est vrai que tout homme qui reçoit une opinion sur la parole d'autrui met son esprit en esclavage ; mais c'est une servitude salutaire qui permet de faire un bon usage de la liberté.

Il faut donc toujours, quoiqu'il arrive, que l'autorité se rencontre quelque part dans le monde intellectuel et moral. Sa place est variable, mais elle a nécessairement une place. L'indépendance individuelle peut être plus ou moins grande ; elle ne saurait être sans bornes. Ainsi, la question n'est pas de savoir s'il existe une autorité intellectuelle dans les siècles démocratiques, mais seulement où en est le dépôt et quelle en sera la mesure »

(Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, volume 2 (1^{ère} éd. : 1840), Paris, Robert Laffont 2004, première partie, chapitre II, « De la source principale des croyances chez les peuples démocratiques », p.433)

Popper a voulu construire sur ce point de départ une théorie critique de la vérité des théories scientifiques, et le concept de vérité lui-même.

La vérité de certains énoncés serait non pas réelle, mais seulement admise, tandis que leur fausseté pourrait être justifiée. Il y aurait dissymétrie. De plus, selon lui, une théorie n'explique rien, elle décrit :

« Avec la fonction descriptive du langage humain émerge l'idée régulatrice de vérité, c'est-à-dire d'une description qui correspond aux faits. Les autres idées régulatrices ou normatives sont le contenu, le contenu de vérité et la vérisimilitude »

(Popper, *La connaissance objective*, p. 199-200).

Ce qui semble implicite ici, c'est de sa part, sur la base d'une critique inspirée de Hume, une incompréhension de la formation des concepts. Les concepts, les idées naissent d'une généralisation d'observations. C'est parce qu'on ne voit jamais de cygnes bleus, seulement des blancs, qu'on conclut que tous les cygnes sont blancs. Hume affirmait, à juste titre, qu'on n'en était pas absolument certain. Une totalité d'observations n'englobe pas tous les cas existants, la totalité n'est pas universalité.

La stricte logique est respectée. Mais le monde réel excède les limites de la logique aristotélicienne, il la déborde. Le concept, résultat d'une généralisation, est mis à l'épreuve. Les théories sont soumises à rien plus qu'à des expériences. Il en découle des applications pratiques dans la vie de tous les jours...

C'est une conception formelle de la vérité. (Popper refuse d'ailleurs d'en proposer une définition). C'est ce qui ressort de la distinction proposée entre cette dernière et le contenu et le contenu de vérité. Comment une description qui correspond aux faits pourrait-elle être distinguée de son contenu, *a fortiori* sans 'contenu de vérité' ? Le rappel des définitions de Popper nous éclaire. Il se place sur le terrain d'un formalisme :

« J'ai introduit la notion logique de *vérisimilitude* en combinant deux notions [...] : a) la notion de *vérité* et b) la notion de *contenu* (logique) d'un énoncé ; soit la classe de tous les énoncés qui en sont la conséquence

logique [...]. La classe de tous les énoncés *vrais* qui découlent d'un énoncé donné [...] et qui ne sont pas tautologiques, on peut l'appeler son *contenu de vérité* »

(Popper, *La connaissance objective*, p. 103-104).

Parce que Popper s'en tient à un réductionnisme positiviste que nous avons déjà rencontré :

« Le développement de la connaissance – ou le processus d'apprentissage – n'est pas un processus répétitif ou cumulatif mais un processus d'élimination de l'erreur. C'est une sélection darwinienne, et non une instruction lamarckienne »

(Popper, *La connaissance objective*, p. 230-231).

Faux : dans le développement de la connaissance, l'élimination des erreurs non seulement n'exclut pas le processus cumulatif, l'accroissement quantitatif, mais est aussi elle-même un processus cumulatif. Seule une vision idéologiquement conditionnée peut imposer de ne pas le voir. Popper, en outre, reconnaît lui-même l'insuffisance d'une telle vision mécaniste :

« Une méthode de ce genre [par répétition des essais et élimination des erreurs] est capable, toutefois, d'imiter ou de simuler l'instruction : son résultat peut donner l'impression que nous avons acquis nos théories en partant de l'observation et en procédant par induction »

(Popper, *La connaissance objective*, p. 399).

L'apparent « apprentissage » de certaines contraintes de l'environnement par des robots dits intelligents (un exemple que Popper ne pouvait que très difficilement prévoir) est bien un processus d'accumulation d'expériences positives et négatives, le programme étant conçu pour éviter la répétition de ces dernières. En d'autres termes, ce processus nous montre à la fois que la répétition et l'accumulation ne sont pas séparables de l'élimination : toutes deux appartiennent au même processus, elles en sont les constituants à la fois contradictoires et nécessaires. En même temps, il n'y a pas réellement apprentissage : personne ne peut parler ici d'induction, notion qui est d'un autre ordre, celui d'un travail d'abstraction de l'esprit. Les difficultés apparaissent vite :

« Oui, le fait d'admettre la vérité de certains énoncés expérimentaux nous autorise parfois à justifier l'affirmation qu'une théorie explicative universelle est fautive »

(Popper, *La connaissance objective*, p. 48).

Deux conclusions ici : le formalisme de l'approche poppérienne, et son positivisme sans issue.

« La pensée machinale, est-ce encore la pensée ? La pensée est révolutionnaire par définition, ou ce n'est pas la pensée, ce que vous prenez pour elle. »

(Aragon, *Le prix de l'esprit* [1926], dans *Chroniques 1918-1932*, p. 268)

« Si beaucoup d'animaux sont aptes à imiter ce qu'ils voient, l'homme seul accède alors au pouvoir d'imiter ce qu'il ne voit pas. »

(J.-P. Jouary, *L'art paléolithique*, p. 147)

Exister et penser sont un. Le doute, en tant que moyen, est un aspect de la pensée, il fait partie de notre existence.

Paul Langevin, un physicien, avait vu combien le bien penser et le bien agir sont deux aspects inséparables de la même activité humaine :

« la pensée naît de l'action et retourne à l'action »

Pour le professeur Jean Bernard, sous un angle de vue plus limité (il a été membre de la Commission de bioéthique) :

« Tout ce qui n'est pas éthique n'est pas scientifique »

Ce qui implique une anthropologie (théorie de ce qu'est l'homme) déterminée :

« Ce qui est rationnel est effectif, et ce qui est effectif est rationnel »

(Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, préface, p. 58)

Traduction par Hegel lui-même comme l'expression de l'impuissance de la théorie pure en tant que telle, ce qui doit conduire à une anthropologie de l'action, implicitement

« Si la raison ne se contente pas de l'approximation, [...] de même elle ne se contente pas d'un froid désespoir qui reconnaît qu'en ce temps tout va sans doute mal, ou, [...] au mieux, que cela ne va pas si mal, mais, comme on ne peut espérer rien de mieux, il faut, ne fût-ce que pour cette raison, faire la paix avec la réalité. C'est une paix bien plus chaleureuse que procure la connaissance.

Pour dire encore d'un mot sur la prétention d'enseigner comment le monde doit être, la philosophie vient, en tout cas, toujours trop tard. [...] La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. »

(Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Préface, p. 58-59)

La Révolution française l'avait déjà enseigné à Hölderlin :

« L'homme qui songe est un dieu, celui qui pense est un mendiant ; et celui qui a perdu la ferveur ressemble à l'enfant prodigue qui contemple au creux de sa main orpheline les quelques sous dont la pitié l'a gratifié sur son chemin. »

(Hölderlin, *Hypérion*, p. 138)

Marx dira, dans sa célèbre onzième *Thèse sur Feuerbach* :

« Les philosophes n'ont fait jusqu'à présent qu'interpréter le monde ; ce qui importe, c'est de le transformer »

Comme cherchait à le dire Hölderlin, un demi-siècle plus tôt :

« Il existe deux idéaux dans notre existence : un état qui est celui de la plus pure naïveté, où nos besoins s'accordent avec eux-mêmes ainsi qu'avec nos forces et avec tout ce qui entretient avec nous un rapport quelconque ; et cela grâce à la seule organisation due à la nature, sans que nous y soyons pour rien ; et d'autre part, un état qui est celui de la plus haute culture, où ce même accord pourrait se réaliser grâce à l'organisation que nous sommes en mesure de nous donner à nous-mêmes. »

(Hölderlin, *Avant-propos* des fragments de la *Thalia*, cité M. Conche, *Philosopher à l'infini*, p. 164)

Le Divan Littéraire

On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h00 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41

Inscription, gratuite, souhaitée

Présentation des prochains débats :

Lundi 23 mars 2020



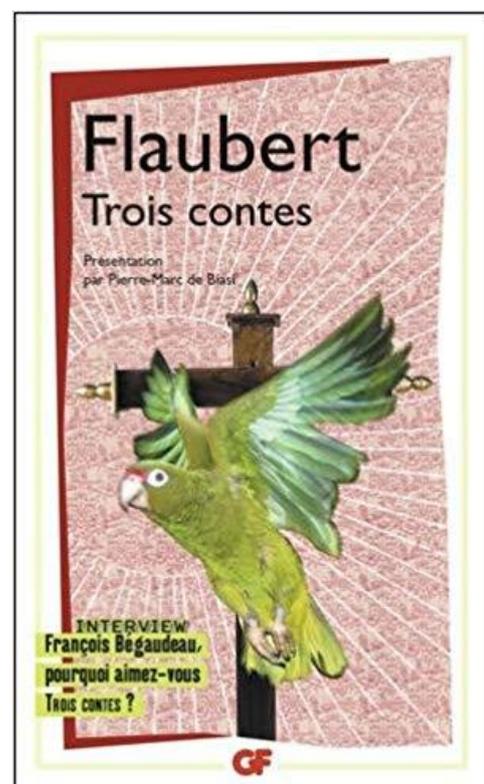
Martin Eden, de Jack London

Martin Eden, un marin de vingt ans issu des quartiers pauvres d'Oakland, décide de se cultiver pour faire la conquête d'une jeune bourgeoise. Il se met à écrire, et devient un auteur à succès. Mais l'embourgeoisement ne lui réussit pas... Désabusé, il part pour les îles du Pacifique. Ce magnifique roman paru en 1909, le plus riche et le plus personnel de l'auteur, raconte la découverte d'une vocation, entre exaltation et mélancolie. Car la réussite de l'oeuvre met en péril l'identité de l'écrivain. Comment survivre à la gloire, et l'unir à l'amour, sans se perdre soi-même ? Telle est la quête de Martin Eden, le marin qui désire éperdument la littérature.

Lundi 27 avril 2020

Trois contes, de Gustave Flaubert

En 1875, incompris depuis Salammbô, enlisé dans les ratures de Bouvard et Pécuchet, ruiné par sa nièce, Flaubert reprend un projet de jeunesse : La Légende de saint Julien l'Hospitalier. Le feu de l'écriture lui redonne goût à la vie et à la création : il poursuit avec deux autres récits, pour réunir en une seule oeuvre " du Moderne, du Moyen Age et de l'Antiquité ". Un coeur simple, le volet " moderne " du triptyque, raconte la vie pathétique de Félicité, une pauvre servante au grand coeur. Coloré et étincelant comme un vitrail, énigmatique comme un rêve, le conte médiéval La Légende de saint Julien l'Hospitalier retrace le destin sanglant d'un héros qui oscille entre sainteté et folie. Quant au volet " antique ", il fait revivre, avec Hérodiade, l'époque évangélique, en donnant à la littérature la première incarnation d'un mythe qui, de Wilde à Nabokov, traversera la modernité : celui de Salomé. Dernière oeuvre publiée par Flaubert de son vivant, Trois contes peut être tenu pour son testament esthétique.



Avertissement,

Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre

Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agoraphilo.

Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.

**BULLETIN D'ADHÉSION 2019-2020
AGORAPHILO**



NOM :

Prénoms :

Adresse email :

Téléphone :

Signature :

Association déclarée loi de 1901

Cotisation versée :

(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs,... : € 8)

Siège social : 93 rue Rouget de Lisle 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 06 16 09 72 41

Notre site : www.agoraphilo.com
